la sainte Eglise ne comptait encore que deux chrétiennes et un chrétien. *L'homme ennemi* était passé par là, et, deux ans plus tôt, nos missionnaires avaient été mal accueillis. Aussi, je tremblais quelque peu pour ma première expédition apostolique. Mais la grâce de Dieu est puissante. Pour la première fois, je chaussai donc la raquette. Difficile métier que celui de voyageur dans nos Missions du Nord ! Cependant, pas de complications, pas d'encombrement sur les voies, pas de fumée importune, surtout pas de cris de marmots dans les wagons. Le wagon, ce sont trois planches, qui, jointes ensemble, forment, à elles seules, une largeur de 30 centimètres sur une longueur de 2 mètres. La locomotive, ce sont vos chiens, belles, bonnes bêtes, qui traînent avec tout le dévouement possible votre majesté fourrée. On vous a souvent décrit notre manière de voyager, je ne recommencerai pas. Un détail seulement pour échauffer votre enthousiasme : nous avions du froid jusqu'à 45 degrés au-dessous de zéro. La raquette me fit cruellement souffrir. Si je n'avais été que chercheur de fourrures, j'aurais dit bonsoir à la Compagnie et je serais revenu à la maison ; mais j'étais chercheur d'âmes, et il faut bien pouvoir dire à nos chrétiens avec saint Paul : « C'est dans la souffrance que nous vous avons engendrés. »

Au camp, douze loges, douze familles. Tous les hommes à la suite du chef vinrent nous toucher la main, au missionnaire comme aux autres. Cette réception m'enchanta; c'était de bonne augure. Chez lui, le chef m'adressa la parole : « Je n'ai pas reçu sur mon front l'eau du grand Chef d'en haut; mais je veux que ma fille la reçoive, et tous les hommes du camp diront comme moi. » Sainte contagion de l'exemple ! tous dirent comme lui. Le lendemain, j'avais le bonheur d'offrir à Dieu dix-huit âmes régénérées dans les eaux du

sion. Le F. Salasse fut précédé de dix-neuf ans par l'intrépide P. Grollier, mort à Good-Hope en 1864. C'est lui qui, déjà miné par la maladie, poursuivait, malgré tout et partout, jusque dans les forts les plus avancés vers le nord, le ministre protestant, *l'homme ennemi*, comme il l'appelait. Sur son lit de mort, on lui demandait, à son dernier jour, quelle nourriture lui serait agréable. — « Une pomme de terre, » répondit le moribond à bout de forces. Et on n'eut pas même une pomme de terre à lui offrir. Il eût fallu faire un voyage de cinq ou six mois pour se la procurer ! Le Père repose maintenant entre les deux derniers sauvages qu'il avait enterrés, et sa tombe est devenue un lieu de pèlerinage très fréquenté de nos Indiens.

Passé maître dans l'art de la pêche, je laissai les filets, saisis la hache et suivis nos Frères dans la forêt. Pendant huit jours, infatigables bûcherons, nous abattîmes gros arbres et jeunes arbrisseaux. Après la hache, la scie, le rabot, la varlope. Et pourquoi donc, croiriez-vous ? Pour construire notre cathédrale sous la haute direction du Frère menuisier.

Trouvez-vous notre vie assez laborieuse ? Ne croyez-vous pas bien mérités les moments de repos que nous procurent, entre temps, l'étude des langues et celle de la théologie ?

Pardonnez-moi de mettre toujours en avant ma personnalité. Vous désirez connaître notre genre de vie ; ma vie, c'est celle de tous nos missionnaires.

En décembre dernier, quatre serviteurs de la Compagnie de la baie d'Hudson se rendaient au lac la Trinité. Je les suivis, non point toutefois pour chercher des fourrures. Le missionnaire peut devenir, à l'occasion, pêcheur, menuisier, maçon, etc., il ne devient jamais trafiquant de peaux de bêtes. Au camp du lac la Trinité,

achève son dîner. Il est à genoux, le bon Frère, non par pénitence, mais parce que « à la guerre comme à la guerre ». Les sièges nous manquent! Et vos talons? Tout s'utilise par ici.

Nos enfants sont quarante-quatre, je crois. C'est beaucoup que ce nombre. Plus d'un dira sans doute : « Quoi donc! vous avez à peine de quoi vivre vous-mêmes, et vous voulez nourrir une cinquantaine de petits sauvages, qui ont tous bonnes dents et parfait appétit? Témérité! » Que voulez-vous? Nous sommes à la Mission de la Providence. Nous donnons à ces enfants du bon Dieu le pain surnaturel de la grâce d'abord; notre Père du ciel nous donnera le reste par surcroît. Que deviendraient-ils, les pauvrets, si nous les abandonnions? Ils sont tous très gentils et très pieux.

Si nous manquons de ressources, nous manquons aussi de missionnaires. Il en viendra d'autres. Mais quand? mais d'où? Probablement du sud, puisque ce sera pour venir dans le nord. La France, par rapport au Mackenzie, est toute dans le sud. Qu'ils viennent donc de France ces généreux ouvriers. Je leur promets les fortes joies de la vie apostolique. Je leur promets des souffrances pour la gloire de Dieu, pour l'honneur et l'extension de l'Église, pour la sanctification de leurs âmes.

H. Audemard, o. m. i.

---

baptême. Si ces petits anges meurent, ils s'en iront au ciel ; si la Providence leur garde la vie, ce sera un bon noyau de chrétiens dans le camp. Je donnai des croix et des médailles aux nouveaux baptisés ; mais tous voulurent en avoir. D'abord, je ne voulais pas confier ces emblèmes religieux à des païens ; mais je me décidai vite, en pensant que Notre-Seigneur nous avait fait don de sa croix lorsque le monde était encore plongé dans le paganisme. La vertu de la croix est toujours efficace, toujours puissante, toujours divine. Par la miséricorde du Sacré Cœur, le succès de mon voyage avait été aussi complet que possible.

Au retour, nous allâmes bon train. Seulement, le froid était plus vif et mon nez se gela. L'un de nos hommes l'ayant remarqué se hâta de le frotter énergiquement avec de la neige, et j'en fus quitte pour cette friction.

A la Mission, grande liesse lorsqu'on apprit le résultat de mon voyage. Nos enfants avaient fait une neuvaine au saint Enfant Jésus ; ils en firent une nouvelle en action de grâces. Je ne sais si Bompass, l'évêque Bompass, a fait la sienne.

Maintenant j'achève. Notre bon Père Supérieur me permet de vous faire cadeau d'une image en retour de celles que vous nous avez envoyées. Quand on prit cette photographie, nous étions en grande promenade. Le Père au grand chapeau ne vous est peut-être pas inconnu. Le F. Lorfeuvre est en train d'allumer sa pipe ; c'est un Breton de Bretagne. Il échangea des balles avec les Prussiens en 1870. Le Frère au fusil est un enfant de la verte Erin, et porte le grand nom d'O'Connell. Devineriez-vous ce que contient le sac du F. Beaudet ? Ce sont des *attakas*, sorte de petit fruit sauvage, très acide, qui nous tient lieu de vinaigre. Pensez si avec cela notre poisson sec devient délicieux. Sur la photographie, le F. Carour

VICARIAT DU MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. AUDEMARD A UN SCOLASTIQUE DE HOLLANDE.

Mission de la Providence.

MON CHER FRÈRE,

Vous êtes si rapproché de notre cher Mackenzie que votre lettre a dû faire un petit voyage de quatre mois et dix-sept jours avant de parvenir à la Providence. Dans le siècle de l'électricité !... Il est vrai qu'en moins de quinze jours on passe de France en Canada.

Mille et mille fois merci de vos belles croix et de vos non moins belles images. Images et croix sont arrivées fort à propos. Je les ai reçues le 5 juillet. Or, le lendemain, huit de nos petits Indiens faisaient leur première communion, grande fête ! Je voulus entamer, ce jour-là, les précieux trésors venus de France. Les communiants se réunirent dans ma chambre et, avec toute la solennité convenable, j'étalai une partie de mes richesses. Il vous eût fallu voir la scène : ces petites têtes pleines d'ani-

mation, ces yeux écarquillés... Et, lorsqu'on eut à choisir, ce fut bien l'embarras du choix. Ne sachant pour quel saint se décider, les pauvres petits me prirent pour arbitre de leurs préférences. « Ce saint-là est bien joli, mais celui-ci l'est davantage. » Et tous voulaient avoir l'image de mon goût.

La plupart de nos sauvages se trouvent à la Mission. Je leur fis une distribution, à eux aussi. Vous le savez, nos Indiens sont de grands enfants ; ils aiment beaucoup les objets de piété, mais n'ont pas grande ardeur à se faire instruire ; vos croix et vos médailles leur serviront de stimulant. Dites donc aux âmes généreuses comme il est facile de devenir missionnaire. Un souvenir au saint autel, une prière de nos enfants, c'est tout ce que nous pouvons vous offrir. Mais Notre-Seigneur est plus riche que ses pauvres prêtres du Mackenzie.

Me voilà donc à la Providence ! J'avais passé trois semaines à la Mission de la Nativité, en l'aimable compagnie de nos Pères d'Athabaska. Il me fallut partir bientôt pour le Mackenzie. Le R. P. GROUARD (1) allait, comme délégué de Mgr FARAUD, faire la visite de nos Missions du Nord ; le R. P. LAITY se dirigeait vers la Mission Saint-Isidore, dont il allait prendre possession. Après neuf heures de navigation sur l'Athabaska, nous arrivions à Saint-Isidore. Nous pûmes demeurer trois jours avec le bon P. LAITY. Puis il fallut nous rendre au grand lac des Esclaves. Nous n'attendîmes pas le steamboat pour aller jusqu'à ce poste ; il ne nous aurait pas laissé le temps de nous y arrêter. Après trois jours, il nous y rejoignit et de nouveau nous nous embarquâmes. Nous avions à bord le célèbre évêque anglican Bompass, de plaisante renommée. Vous avez, sans doute, entendu

(1) Aujourd'hui Mgr GROUARD.

conter ses prouesses. Le digne homme ne voyage jamais sans « son bréviaire sous le bras », comme disent les Canadiens. Tout à fait apostolique, cette façon de voyager à deux ! Les sauvages ne s'y trompent pas et savent distinguer entre le missionnaire catholique, « l'homme de Dieu », et le missionnaire protestant, « l'homme d'une femme ». La grande tactique de ces messieurs de l'anglicanisme c'est de nous calomnier le plus possible. Bompass, le bishop Bompass était venu au grand lac des Esclaves pour chasser un de ses maîtres d'école qui n'avait pas un seul élève. Ses ouailles, d'ailleurs, ne sont ni les plus nombreuses ni les plus édifiantes.

A 11 heures du matin, le bateau lève l'ancre et nous partons. Temps splendide pour traverser le lac des Esclaves, véritable mer intérieure. A 9 heures du soir, nous entrions dans le majestueux Mackenzie, et, à 1 heure du matin, le bateau s'arrêtait à la Providence. L'heure était matinale, mais, au coup de sifflet du steamboat, tout le monde s'était levé.

J'étais à la Providence ! Depuis ma première rencontre avec Mgr Clut au petit séminaire de Valence, c'est-à-dire depuis dix ans, mon cœur soupirait après ses Indiens et ses neiges. Maintenant, j'y suis ! Vivre et mourir dans ce cher Mackenzie, c'est désormais toute mon ambition.

Notre Mission se compose du R. P. Lecorre, supérieur, du P. Audemard, de cinq Frères convers, de quarante-quatre enfants métis ou sauvages, et d'une communauté de Sœurs. Ces saintes et courageuses femmes valent bien, je vous assure, la femme forte de l'ancienne loi et, peut-être, plus d'un homme de la nouvelle.

Ce personnel est loin d'être suffisant. C'est toujours le *messis quidem multa, operarii autem pauci*, moisson abondante, mais manque d'ouvriers. Ici c'est à la lettre : nous n'avons pas d'ouvriers et il nous faut mettre la

main à toutes sortes de besognes. Au lac la Biche, Mgr FARAUD, en m'apprenant le montagnais, m'avait donné quelques notions de reliure et de menuiserie; encore un peu de temps et mon éducation sera autrement complète. A mon arrivée à la Providence, c'était la saison des foins, je devins fourrageur ; ce fut ensuite l'époque des moissons, je devins moissonneur, je fis des gerbes, je fis des gerbiers ; en automne, je devins pêcheur. Mais, quelle pêche ! vraiment, j'ai peine à croire que celle de saint Pierre fût plus heureuse. Il faut dire aussi que la nôtre dura plus longtemps. Deux Frères et moi nous étions allés à 50 kilomètres de la Mission. Nous demeurâmes là quatre ou cinq semaines et, au retour, nous emportions avec nous 18 000 poissons, chacun du poids de 2 ou 3 kilos, en moyenne ; même il se rencontrait des pièces qui pesaient 24 livres. De telles captures font plaisir.

Le poisson, c'est notre pain quotidien pendant tout l'hiver, c'est-à-dire pendant près de huit mois. On le sert à déjeuner, à dîner, à souper, sur la table des Pères et des Frères, sur celle des enfants, sur celle des Sœurs. Lorsque manque le poisson frais, on a recours au poisson sec. Il est pourri parfois et vos chiens de France refuseraient d'y toucher ; mais vos chiens ont des caprices que le missionnaire du Mackenzie aurait mauvaise grâce à se permettre. Eh bien, croyez-vous qu'avec ce régime deux missionnaires seulement soient morts de mort naturelle, dans leur lit (1) ? L'un, le F. SALASSE, s'éteignait au mois de mai de cette année, à l'âge de soixante-treize ans, dont trente-quatre passés dans nos Missions du Nord. C'était la première fois que la mort frappait à la Providence, depuis trente ans qu'est fondée cette Mis-

(1) Le vicariat n'avait pas eu la douleur de perdre son premier évêque, Mgr FARAUD.